—Le plus richement possible, dit le marquis en appuyant avec un peu d'acrimonie.... Ma tante prétend que le mariage étant une pure loterie, il faut s'assurer uniquement de la dot et s'abandonner à la chance pour le reste.... Ce n'est pas tout à fait mon avis.... Comprenez-moi bien, d'ailleurs.... Je ne suis pas en situation de dédaigner les titres de route.... mais je voudrais pourtant que la femme que j'épouserai m'offrît quelques autres garanties de bonheur et d'honneur.... et même des garanties exceptionnelles.... Vous savez comment les jeunes filles sont élevées aujourd'hui.... Ça fait peur.... C'est

urquoi mon mariage, bien que nous le désirions.... ma tante et moi, demeure très problématique.... A propos, quand venez-vous aux Genêts? Ma tante me demande, dans sa dernière lettre, à quelle époque elle peut compter sur vous?

—A dater du 15 août, je serai libre et à ces ordres.

—Bravo!.... Vous ne l'avez jamais vue, ma tante, n'est-ce pas?

—Jamais.....pas même en songe, dit le peintre.

—Je vous ai dit, je crois, que ce serait un portrait un peu.....je dirais presque ingrat.....

—Je tâcherai de m'en tirer.

—Vous n'en aurez, au reste, que plus de mérite! Au revoir!

Et ils se quittèrent.

II

FABRICE.

Y a-t-il dans l'art spécial du peintre, dans ce vie un peu cloîtrée et solitaire, dans ce recherche perpétuelle d'une certaine beauté supérieure, quelque vertu secrète qui tend à élever sa personne morale? Je ne sais; mais il semble qu'on trouve dans les ateliers de peintres, plus souvent qu'ailleurs, ces esprits graves et doux, ces cœurs simples, droits et fiers qui forment quelques-uns des types les plus attachants de la nature humaine. Sans généraliser plus de raison cette observation, je ne crois pas qu'il existe au monde d'âmes plus nobles que celles de quelques artistes que j'ai connus.

L'origine de Jacques Fabrice était des plus humbles. Son père, petit employé dans une des mairies de Paris, était mort jeune, après avoir assez vécu cependant pour contrarier de tout son pouvoir la vocation précoce de son fils pour les arts du dessin. Sa mère travaillait chez elle pour un magasin de fleurs: douée d'un instinct plus délicat, elle s'intéressait secrètement au goût de l'enfant. Demeurée seule avec lui, elle fit vite au courant de toutes les formes d'enseignement artistique que Paris peut offrir aux pauvres et mit son fils en mesure d'en profiter. Vers sa quinzième année, Jacques commença à subvenir pour sa part aux frais du ménage en peignant des enseignes dans les faubourgs de ses parents. On raconte que ce fut en le voyant décorer la façade d'une guinguette de Meudon qu'un des maîtres peintres du temps se prit pour lui d'un intérêt enthousiaste: non-seulement il le reçut dans son atelier, où il le suivit avec prédilection, mais, deux ans plus tard, il l'emmenait avec lui dans un voyage en Italie. La mère de Fabrice eut la joie d'assister aux premiers succès de son fils, qui lui devait en partie son talent et qui lui devait surtout les qualités particulières qui caractérisent souvent les hommes élevés par une mère veuve, ce mélange de douceur et de force qui rappelle d'une manière touchante leur double rôle de protégés et de protecteurs.

Ce ne fut, toutefois, qu'après son admirable exposition au Salon de 1875 que la réputation de Jacques Fabrice éclata dans le public.

Elle n'était guère sortie jusque-là d'un cercle restreint de confrères, de connaisseurs et de marchands. Son travail lent et consciencieux jusqu'au scrupule, son goût inquiet, son horreur de l'à-peu-près, bref, sa probité artistique, avaient assez longtemps retardé l'éclosion définitive et lumineuse de son talent.

Il avait eu, de plus, à lutter, au début de sa carrière, contre des chagrins presque accablants. Il s'était marié à vingt deux ans, par un coup d'imagination, avec la scène d'un de ses camarades d'atelier; c'était une assez jolie fillette, qui avait l'air d'un Greuze, et qui était, comme la mère de Fabrice, ouvrière en fleurs. Il la voyait travailler assidûment à sa fenêtre et elle lui paraissait l'image même du bonheur et de la vertu domestiques. Il se trouvait une romanesque d'associer sa vie à une pauvre fille sans fortune naissante. Il s'épousa donc. Tout ce qu'une intelligence d'élite, tout ce qu'une âme délicate peuvent souffrir au contact permanent de la vulgarité d'esprit et de la bassesse d'âme, il le souffrit auprès de cette mignonne créature. Incapable de comprendre les hautes ambitions de l'artiste, elle lui reprochait sans cesse, avec des criailleries de mégère, la lenteur de ses études et la conscience de son travail, s'efforçant de le pousser à la hâtive production commerciale. Elle amenait même, en son absence, des marchands peu scrupuleux dans son atelier et leur vendait des tableaux inachevés, au grand désespoir du malheureux artiste. Elle ont le mérite unique de mourir au bout de sept ou huit ans, laissant une fille qui, heureusement, ne ressemblait pas à sa mère.

Le jeune marquis de Pierrepont, dont le dilettantisme s'intéressait presque également aux choses du sport et aux choses de l'art, du sport en tant, chosses de l'art, dont il était un bon juge des unes et des autres, fut un des premiers à pressentir le grand avenir de Jacques Fabrice. Ils s'étaient connus tous deux pendant le siège de Paris. Ils avaient fait partie de la même compagnie dans un bataillon de marche. Ils avaient été camarades de tente, ils avaient été camarades de combat. Ils avaient été camarades de Châtillon. A la suite de ces relations, Pierrepont pénétra dans l'atelier de Fabrice; il se fit, dès ce moment, dans le monde, l'apologiste d'un talent encore ignoré ou contesté. Il s'était formé ainsi entre eux une intimité assez étroite et aussi confiante qu'elle pouvait l'être entre deux hommes naturellement fiers et réservés, quel que fût, chez l'un comme chez l'autre, le mouvement secret des passions.

Pierre de Pierrepont avait vainement essayé, pendant plusieurs années, de décider sa tante, Mme de Montauron, à faire faire son portrait par Fabrice, dont il lui garantissait l'extrême mérite; il lui insinuait qu'il serait honorable pour elle, et en même temps économique, d'être une des premières à distinguer un artiste destiné à une éclatante réputation.

—J'attendrai l'éclatante réputation, répondait-elle. Je n'aime pas à essuyer les plâtres.

L'exposition de Fabrice en 1875, avec sa *Résurrection en Corinthe*, ses *Lavandières de l'Yvette* et son *Portrait de lady S.....*, *Sainte et Jeune au Collier*, fut un véritable triomphe, qui détermina Mme de Montauron à céder enfin aux instances de son neveu et à favoriser de sa protection un homme qui n'en avait plus besoin. Après en avoir conféré avec Pierrepont, elle invita le peintre à venir, dans le courant de l'été, passer quelques semaines à sa campagne des Genêts, où elle avait plus de loisirs qu'à Paris et où elle pourrait poser pour son portrait avec plus de suite et de commodité.

En conséquence, Jacques Fabrice devait, comme nous l'avons vu, se rendre vers la fin d'août au château des Genêts, dans le département de l'Orne, pour y rejoindre le marquis de Pierrepont, qui s'y rendit lui-même aussitôt après les courses de Deauville.

III

BÉATRICE.

La baronne de Montauron, chez laquelle nous introduisons maintenant le lecteur à la suite du marquis de Pierrepont, était une femme infiniment spirituelle, et d'une sensibilité nulle: elle avait trouvé moyen cependant de se faire une réputation d'âme généreuse en recueillant chez elle une jeune orpheline, parente éloignée de son mari, laquelle lui servait de lectrice, de gardemalade, et un peu de femme de chambre. Béatrice de Sardonne était la fille du comte de Sardonne, que ses écuries de courses avaient à demi ruiné, et que des spéculations de bourse achevèrent. Il était mort, laissant sa fille avec mille francs de rente; c'était la misère ou le couvent. Mme de Montauron, vieillissante et maladive, songeait depuis quelque temps à s'attacher une demoiselle de compagnie pour alléger le poids de sa solitude et de ses infirmités. Elle désirait que cette demoiselle de compagnie fût distinguée, afin qu'elle fît honneur à sa maison: elle désirait qu'elle eût un bon caractère (et il est certain que la pauvre demoiselle devait en avoir besoin). Elle désirait enfin qu'elle fût jolie, afin que sa présence fût un attrait pour les hommes, dont la baronne aimait particulièrement la société. Mille de Sardonne paraissait répondre dans la perfection à ces diverses exigences; elle était très bien née, d'avoir distinction plus qu'ordinaire, et fort jolie;—elle l'était même un peu trop pour le goût de la baronne; mais il fallait bien lui passer quelque chose.— C'était une personne assez grande, mince qui avait surtout grand air. Elle avait les épaules un peu hautes des femmes de sa famille, les yeux d'un bleu noir, le teint légèrement olivâtre, avec deux fossettes qui s'ouvraient au milieu des joues quand elle sourisait, ce qui est jeune quand elle est naturel-était fort rare. Sa toilette était naturellement très simple et uniforme: c'était presque toujours une robe de soie noire, [illegible] depuis la

[illegible] philosophe, et son beau sourire à fossettes cachait quelquefois d'amères confidences. Quand elle suivait de l'œil les cavaliers et les amazones qui s'éloignaient sous le couvert des avenues, son front restait pur, mais son cœur saignait.

L'arrivée de Pierrepont au château lui ménageait de plus cruels supplices, et elle n'était pas, du reste, sans les avoir pressentis. Car Mme de Montauron avait eu ses raisons pour entretenir surabondamment sa lectrice de ses intentions et de ses prétentions matrimoniales à l'égard de son neveu.—Béatrice, pour lui rendre justice, ne conservait, depuis la ruine de sa famille, aucun espoir de voir un jour ses sentiments partagés par le marquis de Pierrepont, et sanctionnés par le mariage. Sa raison lui disait qu'il était à jamais perdu pour elle, qu'un miracle seul eût pu les unir. Mais enfin, tant que Pierrepont n'était pas marié, le champ restait ouvert au miracle: le rêve, dans son vague, gardait encore du charme.... Et maintenant, c'était bien fini. La douce chimère s'envolait pour toujours. Il était trop évident pour Béatrice que l'événement redouté était proche. Tout l'annonçait; Mme de Montauron, comme elle le lui disait à elle-même, jouait cette fois le grand jeu, et le jeune marquis s'y prêtait avec une bonne volonté dont le résultat n'était pas douteux.

Il est difficile d'imaginer pour une femme un martyre plus dur et plus raffiné que celui qui fut alors imposé à Mlle de Sardonne. Le brillantes rivales dont se disputaient le cœur et la main de l'homme qu'elle aimait elle-même ardemment depuis son enfance, et elle était contrainte d'assister à ce tournoi en spectatrice souriante.

IV

CES DEMOISELLES.

Pierrepont était arrivé aux Genêts un lundi. Dans l'après-midi du dimanche suivant, il fut en compagnie aux hôtes du château, qui étaient partis après le déjeuner pour la promenade et pour la pêche, et se rendit lui-même à la gare la plus voisine pour y attendre Fabrice et le présenter à sa tante. Ils trouvèrent Mme de Montauron tricotant dans un immense salon à boiseries blanches, en tête-à-tête avec quelques portraits de famille et avec Mlle de Sardonne qui lui lisait un journal. Le peintre n'eut pas besoin d'y regarder à deux fois pour se dire que, s'il avait eu le choix, ce n'était pas le portrait de la baronne qu'il aurait fait. Il n'avait pas cependant beaucoup à se louer de l'accueil de la jeune fille, qui, sans se lever, lui jeta un regard ennuyé et presque dur, et continua tout bas la lecture de son journal, pendant que Fabrice échangeait quelques phrases avec la maîtresse du château.

—Très heureuse, monsieur, de faire votre connaissance. Dit la baronne avec sa bonne grâce la plus choisie, et très fière d'avoir mon portrait de votre main.... Ce n'est pas un grand régal que de portraiturer une vieille femme comme moi.....

—Madame!

—Mais vous peignez aussi le paysage.... Il y en a de fort jolis dans votre salon.... Ce sera pour vous une consolation.....

—Madame la baronne, je n'en aurai nul besoin....

—Est-ce que vous permettez à vos modèles de parler pendant les séances?.... Ça ne vous dérange pas?....

—Pas du tout, madame.... Au contraire.... cela nous donne la physionomie plus exacte.

—Ah! tant mieux!....car je suis très bavarde de mon naturel.... Neet-ce pas, Béatrice?

—Je ne m'en plains pas, madame, dit Béatrice, en souriant, faiblement.

—Vous voyez, monsieur.... elle ne s'en plaint pas, mais elle en convient.

Un bruit de chevaux, accompagné d'un tumulte de voix et de rires, annonça le retour de la cavalcade qui rentrait pâle-mêle dans la cour avec la bande des pêcheurs. Trois ou quatre jeunes femmes descendirent de cheval, et, soutenant d'une main la traîne de leurs robes qu'on avait le bon goût de porter très longues dans ce temps-là, escaladèrent les marches du perron, et vinrent présenter leurs fronts à la baronne: d'autres en légères et courtes toilettes du matin, se précipitèrent à leur suite en agitant d'un air de triomphe de petits filets de pêche qui répandirent dans le salon une forte odeur de poisson et de fange.

—Ah! Dieu! quelle horreur! s'écria la baronne.—Béatrice, vite mon flacon!

—Et puis, ma chère petite, débarrassez ces demoiselles de leurs filets, et portez-les à la cuisine!

—Pardon, ma tante! dit le marquis de Pierrepont, en s'emparant un peu vivement des filets:—J'y vais moi-même!

Fabrice, grand observateur, par instinct et par métier, remarqua en ce moment que la lectrice pâlissait légèrement, et que, par un effet contraire, une teinte rosée envahissait brusquement les pommettes de la baronne.

Cependant Pierre, après avoir déposé les filets à l'office, le conduisait à l'appartement qui lui était réservé:

—Quelle est donc, lui dit Fabrice, cette jeune fille qui lisait le journal à votre tante?

—Une parente.....Mlle de Sardonne... Une fille pauvre que ma tante a recueillie.....

—Vous ne m'en avez jamais parlé?

—Non?.....vraiment?....c'est possible.....C'est que je ne s'est pas rencontré.....Comment la trouvez-vous?

—Intéressante.

—Oui, n'est ce pas? Elle est intéressante.....pauvre fille!....Voilà votre petite installation, mon cher.

Il l'introduisit dans un appartement composé d'une chambre à coucher et d'un petit salon, dont Fabrice loua beaucoup le confort et l'agrément. Puis il le laissa s'habiller pour le dîner.

Dans la soirée, le peintre, que Béatrice intéressait de plus en plus par sa mélancolique beauté et ses attitudes de reine captive, essaya d'interroger le nouveau Pierrepont sur les antécédents, la situation et le caractère de cette mystérieuse personne. Mais il n'insista pas, s'aperçevant aux brèves réponses du marquis que ce sujet d'entretien lui était sinon désagréable du moins indifférent jusqu'à l'ennui.

—Ne vous occupez donc pas de la lectrice de ma tante, disait il en riant à Fabrice....Elle n'est nullement en question....Si vous voulez être gentil pour moi, occupez-vous de ces demoiselles.... Je vais vous présenter.... Etudiez les à loisir et vous me ferez part de vos appréciations.... Sous tous les rapports, j'ai grande confiance dans votre goût et dans votre pénétration.... Vous n'aiderez pont être à déterminer un choix auquel il faut bien que je me décide, si je ne veux pas me brouiller avec ma tante.... Vous voyez qu'elle a convoqué toute la France et les deux Amériques.... Il ne faut pas qu'elle en soit pour ses frais.... Tâche donc de tire dans les yeux et dans les cœurs de tous ces jeunes sphinx.... Si un peintre n'était pas physionomiste, qui diable le serait?

—Mon cher ami, répondit Fabrice, vous ne sauriez vous adresser plus mal.... Je ne sais pas si tous mes confrères me reconnaîtraient à ce signe.... mais pour mon compte je suis un détestable physionomiste, et je suis persuadé que presque toutes mes impressions en fait de diagnostic psychologique sont fausses.... Je ne sais pas du tout ce qui se passe en réalité dans l'âme de l'homme ou de la femme dont je fais le portrait....Je leur prête vraisemblablement une foule de pensées, de passions, de vertus ou de vices auxquels ils sont tout à fait étrangers.....Voyez ce qui se passe pour nos modèles d'atelier; des chantenses de café concert nous donnent des têtes de vierges....des gaminos qui n'ont pas deux idées dans le cerveau des têtes de muses....des ivrognes de barrière des figures de saints et d'apôtres....C'est que toutes les physionomies sont pour nous subjectives....Nous y voyons ce que nous y mettons, ce qu'elles nous inspirent....Les artistes, comme les poètes, je suppose, sont des miroirs où leurs modèles et ils doivent l'être.....—Ils sont les plus mauvais juges qu'on puisse trouver des rapports du physique avec le moral.... Car, ils ne peignent pas ce qu'ils voient, mais ce qu'ils imaginent, d'après ce qu'ils voient..... Ils ne peignent pas la nature, ils peignent d'après nature, ce qui n'est pas du tout la même chose!

—Mais alors, dit Pierrepont, ils ne font pas ressemblant!

—Pardon, voilà ce qu'il y a de curieux....ils font ressemblant! Ils font même plus que ressemblant....parce qu'en reproduisant fidèlement les lignes matérielles d'un visage il en fait ressortir l'expression!....C'est qu'il n'y a pas un visage humain qui n'ait sa note poétique, sa paillette lumineuse pour qui sait la dégager....Mais ne cherches pas cette note ou cette paillette dans l'âme du modèle....Elle n'y est pas!.... ou du moins on n'en sait rien....Elle est dans l'œil du peintre, comme sous les mérites et toutes les grâces d'une maîtresse sont le plus souvent dans l'œil d'un amoureux!....Ainsi, cher ami, ne comptez pas sur mes lumières pour vous guider dans vos délicates opérations...je craindrais véritablement de vous égarer. Du reste, je ne demande pas mieux que d'être présenté à ces demoiselles, quoiqu'elles me fassent une terrible peur.... Seulement je veux prierai de remettre la cérémonie à demain.... je me sens légèrement fatigué ce soir.... Je suppose que j'ai un peu abusé de l'excellente eave de Mme votre tante.... et, c'est ce qui vous explique la prolixité dont je

viens de vous affliger, et qui, vous le savez, ne m'est pas habituelle.... Je m'aime pas à bavarder sur mon art.... Vous connaissez ma devise.... que je voudrais voir affichée à la porte de tous les ateliers:—Travaille et tais-toi!

Sur ces paroles, Fabrice se retira discrètement au moment où les danses commençaient.—Sa réputation croissante l'avait mêlé fréquemment du monde et des salons parisiens: mais comme la plupart des hommes qui sont nés hors de ce milieu, et qui y ont été transplantés un peu tard, il y sentait toujours un peu de gêne et d'inquiétude, et ne s'y plaisait que médiocrement.

Le lendemain, dès les premières heures de la matinée, Mme de Montauron fit prier le marquis de Pierrepont de passer chez elle. Quand il entra dans sa chambre, elle achevait son premier déjeuner.

—Pas souffrante, ma tante, j'espère! dit-il en baisant la main qu'elle lui tendait.

—Non.... je t'ai fait demander ce matin parce que nous ne sommes jamais seuls dans la journée.... et je désire causer un peu avec toi.... Assois-toi donc.... Et d'abord, je suis très contente de ton grand homme.... un peu gauche, un peu timide, mais c'est un charme chez les gens de talent.... Et maintenant parlons de choses sérieuses..... Où en sommes-nous?.... Que penses-tu de mes jeunes filles?

—Mon Dieu! ma tante, j'en suis encore dans la période....d'observation.... Toute cette pléiade de jolies personnes me cause un certain éblouissement, vous comprenez?

—Soit! Je ne te demande pas de te prononcer immédiatement.... Mais enfin, depuis huit jours que tu vis dans leur intimité, tu dois avoir déjà quelques impressions, quelques opinions formées?....

—Ma tante, huit jours, franchement, c'est un peu court, pour les connaître à fond....

—Et combien te faudrait-il de temps, suivant toi, pour les connaître à fond?

—Mais.... quelques semaines, je suppose.

—Quelques semaines! s'écria la baronne.... Ah! mon pauvre garçon!.... mais il te faudrait cent ans.... et tu ne serais pas plus avancé!.... Une femme, mon cher, est toute ce qu'il y a de plus impénétrable au monde.... Le bon Dieu seul peut savoir ce qu'elle deviendra, une fois mariée.... et encore!

—Cependant, ma tante....

—Je sais ce que tu vas dire.... et je te réponds d'avance qu'en pareille affaire il n'y a que trois choses dont on puisse être bien certain: c'est de savoir: la famille, la dot, et la figure.... Pour le reste, il faut s'en remettre bravement à la Providence.... attendu qu'il n'est pas encore d'usage de prendre les femmes à l'essai comme les chevaux ... quoiqu'on annonce une loi sur le divorce.... ce qui serait un acheminement.... Mais, voyons, pour sortir des généralités, il me semble que, si j'avais été homme, j'aurais aimé follement Mlle d'Alvarez..... Est-ce qu'elle ne te dit rien, Mlle d'Alvarez?

—Elle me dit trop, ma tante.... Elle a la prunelle un peu trop incandescente pour mon goût.... Sauf votre respect, *c'est l'Vénus tout entière, et caetera.*

—Bah! qu'est-ce que tu en sais? Il n'y a rien de trompeur comme ces yeux-là..... tu devrais le savoir à ton âge!.... Les bleus sont souvent les pires.... Et cette adorable petite Américaine, miss Nicholson.... une fiure d'ange avec trois millions de dot,—et des espérances proportionnées!

—Elle est très bien, ma tante.... Seulement elle marche comme un garçon.... et puis ne trouvez-vous pas qu'elle et son père ont comme une vague odeur de pétrole?

—Quelle bêtise! Enfin nous la réservons, miss Nicholson.... et cette autre délicieuse blonde, Mlle Lahaye!

—Très bien aussi, ma tante..... Seulement son père vend du vin..... c'est ennuyeux!

—Oui, mais il en vend beaucoup!—Et que dis-tu de Mlle d'Aurigney.... une pure beauté et si distinguée!

—Très distinguée, ma tante!.... Glaciale, par exemple....

—Ah! bon! glaciale, maintenant!.... Tout à l'heure, c'était Vénus qui t'effrayait... à présent, c'est le contraire! Mais alors, mon cher enfant, tu as peur de tout!.... Qu'est-ce que cela veut dire?

—Vous avouerez, ma chère tante, qu'elle a l'air d'un glaçon, Mlle d'Aurigney?

—C'est toi qui a l'air d'un glaçon!.... je finirai par croire véritablement que c'est un parti-pris.... un refus de concours.....

—Mais, ma bonne tante, vous me demandez mes impressions, je vous les donne loyalement....

—Oui, mais tu trouves des objections à tout, et des objections puériles les trois quarts du temps.

—C'est pour vous amuser un peu, ma tante....

—Mais ça ne m'amuse pas du tout, justement!.... Voyons, et Mlle Chalvin.... un peu en l'air.... peut être.... mais si élégante, si charmante!

—Et si bien élevée, ma tante.... Je l'entendais hier sa mère dire d'elle en m'indiquant:—Ma fille a un excellent caractère.... seulement nous ne la contrarions jamais son père et moi.... c'est un petit cheval échappé.... quand on la contrarie, elle ruse!

—La mère est une oie, dit la baronne.... mais ce n'est pas la mère que tu épouseras.... Enfin.... j'arrive à la maîtresse perle de mon écrin, Mlle de La Treillade.... Celle-là, je te défends d'y toucher....

—Certainement, ma tante, je crois que c'est ce qu'il y a de mieux dans la collection....

—Un visage de madone, et avec cela spirituelle, instruite, modeste.... Son institutrice même est un type exemplaire.... une vraie perfection!—Applique-toi particulièrement à étudier celle-là, mon enfant, si tu veux m'en croire.

—Je vous le promets, ma tante....

—Et maintenant, mon ami, laisse-moi un peu. J'ai à écrire. Envoie-moi Béatrice.

Pierre lui baisa de nouveau la main et se retira.... Il chargea une femme de chambre qu'il rencontra dans l'escalier de prévenir Mlle Béatrice que Mme de Montauron serait bien aise de la voir, et descendant quelques marches, il alla frapper à la porte de l'appartement de Fabrice. C'était un rez-de-chaussée, on plutôt une sorte d'entresol qui s'ouvrait sur les anciens fossés transformés en parterres. Le peintre, qui devait commencer dans l'après-midi le portrait de la baronne, était occupé à préparer sa palette. Après s'être assuré obligeamment que rien ne manquait au bien-être de son hôte et ami, Pierrepont lui donnait quelques détails historiques et archéologiques sur le château des Genêts, quand il s'interrompit brusquement, en entendant des voix et des rires de femmes sous les fenêtres de l'appartement. Il s'approcha vivement de la fénêtres du petit salon, qui était ménagé dans une tourelle d'angle et d'où l'œil dominait le fossé.... Les persiennes avaient été fermées par précaution contre le soleil d'une chaude matinée d'août, mais à travers les lames inférieures dont la disposition était presque horizontale, Pierre put jeter un regard au dehors: se retournant ensuite vers Fabrice, il lui fit signe de garder le silence, et lui dit en souriant et en contenant sa voix:—Je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes,—ni aux fenêtres....mais ici vraiment la tentation est trop forte.... je vous dirai pourquoi.

—Ce que c'est que le mauvais exemple! répondit Fabrice du même ton,—et il s'approcha à son tour de la fenêtre. Il put apercevoir alors les deux jeunes femmes dont on entendait les voix. Elles étaient descendues, apparemment pour fuir le soleil, dans un des petits jardins en sous-sol, et se promenaient en se donnant le bras dans l'ombre des talus gazonnés et semés de rosiers. Elles allaient et venaient sous les fenêtres aux persiennes closes, et leurs paroles arrivaient distinctement aux oreilles des deux amis. L'une d'elles, qui était brune, pâle et d'un visage angélique, disait à sa compagne:—Comme on est bien ici pour *potiner*, n'est-ce pas, chère?

—Oui, répondit l'autre qui était presque rousse, mais agréable, et qui avait un léger accent anglais.—C'est délicieux... On voit venir les indiscrets... continuez, chère, cela m'intéresse tant!

—Dono, reprit la première, cette Georgina Bacot, des Folies-Lyriques, a donc bonnée pour mon frère,—qui en a également pour elle, et qui vs souvent dans les coulisses du théâtre.... il n'y rencontre avec la bonne mère de Georgina, —qui a été elle-même actrice autrefois .... et mon frère nous contait l'autre jour à maman et à moi, qu'il s'était trouvé la veille sur la scène pendant un acte avec la mère de Georgina..... Elle ne pouvait pas rentrer par le trou du rideau.... puis tout à coup elle se retourne vers mon frère, et lui dit avec des larmes dans la voix:—Il y a de ces choses qui flattent une femme.... croirez-vous, monsieur, qu'il y a ce soir quatre de mes anciens amants dans la salle.... et tous sénateurs!

—Oh! Marianne! dit la jolie rousse.

—Mais l'histoire du coiffeur est encore plus drôle, reprit Marianne.

—Oh! dites, chère, l'histoire du coiffeur!

Après une pause d'hésitation:—Non, ma chère Eva, dit Marianne en riant;—celle-là est vraiment trop forte pour vous!

—Je vous prie, chère!

—Eh bien! ce coiffeur, ma chère.... mais non, décidément, ce ne passe pas!.... Ce sera pour un soir où nous aurons pris un peu trop de champagne!

Elle cueillit une rose en passant, et la piqua dans son corsage,—puis elle re-

[illegible]

—Et ce peintre qui nous est arrivé bien, comment le trouvez-vous, Eva?

—Une de beaux yeux, et quelque chose de spécial dans la physionomie! répondit Eva.

—Manque de chic, dit Marianne en faisant la moue.—Parlez-moi de l'ami Pierre.....En voilà un qu'on aimerait à rencontrer le soir au coin d'un bois!

—Le rencontre ne serait pas sans danger, objecta Eva.

—Où il n'y a pas de danger, il n'y a pas de plaisir, répliqua Marianne.....Je ne plains pas, par parenthèse, ma cousine d'Aymaret qui lui a, dit-on, donné son cœur.... *et cætera pantoufle!*..... Je ne sais pas si c'est vrai... mais je sais qu'ils se voient très souvent...pour cœl, pour cela, ou pour autre chose!

—Elle n'est pas très heureuse avec son mari, la pauvre vicomtesse, n'est-ce pas, chère?

—Quelle est la femme qui est heureuse avec son mari, ma bonne Eva? Voyez le joli ménage des Laubécourt, que nous avons ici présentement!

—C'est vrai.... j'ai remarqué qu'ils faisaient grise mine du matin au soir....

—Et il paraît que du soir au matin, c'est encore pis, ma chère!

—Comment cela, demanda Eva.

—Mais, ma chère, répondit Marianne, vous ne connaissez donc pas la cause de leur mésintelligence?.... M. de Laubécourt aurait la passion des enfants, et Mme de Laubécourt en a l'horreur.... et elle a parfaitement raison suivant moi.

—Oh! pourquoi, mère? Eva verte comprenant à un ordre de l'Hon. Thos E. W. Ellis, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division "A," en date du 7 mai 1890, Dossier No 29,876, pour le compte de la succession ci-dessus nommée, à l'encan il sera vendu:

Tout le contenu de la dite grocerie et buvette d'après un inventaire enregistré au bureau du greffier de la dite Honorable Cour.

Conditions—Comptant avant livraison.

9 mai—

VENTES A L'ENCAN.

PAR HOEY & O'CONNOR.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vaches, mulets, carrosses, charrettes, etc.

Succession de John Connolly.

No 29,931.—Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.

PAR HOEY & O'CONNOR: Nichoir J. Hoey, encanteur, Bureau No 17 rue Carondelet—LUNDI, 19 mai 1890, à midi, au local sous les rues St Joseph et Front, en vertu d'un ordre de l'Hon. Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, daté du 5 mai 1890, il sera vendu à l'encan—

Une vache, 3 mulets, une voiture à ressorts, une charrette, plusieurs cuisines et une paire de roues pour le transport de grosses pièces de bois de charpente et de bouilloires, selliers, harnais, etc., ainsi qu'il appert d'un inventaire enregistré.

8 mai—8 9 11 17 18 19

PAR WARREN HOMES.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Tout le contenu d'une buvette et épicerie.

Succession de John H. Landwehr,

Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans—Dossier No 29,876.

A l'encan.

PAR WARREN HOMES, encanteur, bureau No 196 1/2 rue Gravier—LUNDI, 19 mai 1890, à 11 heures A. M., au local cois des rues Nauvitaux et Tchoupitoulas et vers le conformément à un ordre de l'Hon. Thos E. W. Ellis, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division "A," en date du 7 mai 1890, Dossier No 29,876, pour le compte de la succession ci-dessus nommée, à l'encan il sera vendu:

Tout le contenu de la dite grocerie et buvette d'après un inventaire enregistré au bureau du greffier de la dite Honorable Cour.

Conditions—Comptant avant livraison.

9 mai—

PAR B. ONORATO & CO.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Propriétés désirables et de valeur

Dans le Deuxième District, rue Miro, entre Ste-Anne et Orléans.

A L'ENCHÈRE PUBLIQUE.

Dans l'affaire de la Succession de Mme Anna Maria Adelaide Rahders, Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division A, No 2,196, et de la Succession de John H. Rahders, No 28,7[illegible], de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division D, toutes deux consolidées.

PAR B. ONORATO & CO.—B Onorato, encanteur, Bureau No 16 rue Bourbon—SAMEDI, 24 mai 1890, à midi, à la Bourse des Encanteurs, No 72 et 74 rue St-Charles, en vertu d'un ordre de l'Hon. E. H. Rightor, juge de la dite Cour, Division D, en date du 6 mai 1890, il sera vendu à l'encan la propriété ci-après décrite, à savoir:

Un certain morceau de terre dans l'île bornée par les rues Miro, Tonti, Ste Anne et Orléans, désigné par le numéro 126 [illegible] 2 pouces et 4 lignes de face à la rue Miro sur 87 pieds 8 pouces et 3 lignes de face à la rue Ste-Anne et 126 pieds 9 pouces et 8 lignes sur la ligne de fond parallèle à la rue Tonti. Ensemble une maison en bois à deux étages construite en briques et [illegible] 8 chambres, galeries sur le devant et sur les côtés deux citernes, hangars, lieux d'aisances, etc., etc.

Conditions—Pour la propriété function comptant sur livraison de titre.

Les acquéreurs devront payer en sus de leurs montants les droits de transfert dans les [illegible] en 1890. Un dépôt comptant de 10 0/0 sera requis sur les lieux pour lier la vente.

Actes et titres rédigés par Mr. D. Taylor, notaire public aux frais des acquéreurs.

24—avril 24 26—mai 3 10 17 ae 24 inc

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente de propriété améliorée du Troisième District.

A. M. et A. J. Benedic vs Joseph Maisonneuve.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans—No 28,956 — En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus le procédera à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs Nos 72 et 74 rue St Charles entre la Gravier et Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 14 juin 1890, à midi, de la propriété ci après décrite, à savoir—

1° Deux lots de terre, situés dans le Troisième District de cette ville, dans l'île bornée par les rues Champs Elysées, Marigny, Amour et Bons Enfants, désignés par les Nos 4 et 5 sur un plan fait par A. Castaing le 18 novembre 1852, et [illegible] de P. Lacoste ancien notaire en cette ville; les dits lots mesurant à la mesure américaine, comme suit: Le lot No 4 trente-et-un pieds, six pouces et deux lignes de face à la rue Bons Enfants sur cent vingt-sept pieds de profondeur, entre lignes parallèles, ainsi que le lot No 5 [illegible] Champs Elysées à la rue Toledano, en la ville de la Nouvelle Orléans.

Par décret du Conseil Municipal de la Nouvelle Orléans.

ED. T. MANNING,
Secrétaire du Conseil.

19 m.—19 20 27—juin 3 10 17

Avis est ici donné qu'il sera fait application à l'Assemblée législative de l'Etat de la Louisiane par le Conseil d'Administration du Fonds d'Education Tulane pour l'octroi législatif de l'autorisation de louer, vendre ou disposer de la propriété immobilière à lui transférée par l'Etat en vertu de l'Acte No 43 approuvé le 5 juillet, sujette à certaines conditions.

22 avril—22 28—mai 5 12 19

Avis est par le présent donné qu'il sera présenté à la Législature d'Etat de 1890 un bill pour faire rembourser par le Trésor d'Etat de l'argent qui appartient aux héritiers de James Ogilvie.

JOHN McDOUGALL,
Agent.

12 mai—13,20,28—juin 5,12

Succession de Gustave Jongnell.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 29,681—Division B—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession qu'il se tenira autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les raisons (s'il en est) pour lesquelles le compte présenté par Henry Dumpert, administrateur de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.

Par ordre de la Cour

R. A. LUMMIS,
Greffier

10—mai 10 15 19

New Orleans Auxiliary Sanitary Association—Nlle Orléans, 16 mai 1890.—Une réunion de la New Orleans Auxiliary Sanitary Association est sur les LUNDI, 19 mai, dans le local du Board of Trade, à 7 h. 30 du soir.

Les membres sont instamment priés d'y assister, des affaires de grande importance devant être soumises au Comité exécutif et au Comité de finances.

EDWARD FENNER,
Président.

16 mai—2[illegible]

GRAND VOLKSFEST,

—Au Profit de—

L'Asile des Orphelins Allemands Protestants,

AUX PAIR GROUNDS,

Dimanche et Lundi, 18 et 19 Mai.

Le festival sera inauguré par un Grand CONCERT, dimanche à mi 1. L'ouverture formelle est fixée à 2 heures. A 4 heures commencera la série de JEUX POPULAIRES, sous la direction du professeur A. L. Hoffman, assisté du Comité suivant: Sacs la Poule au Pot, Lutteurs, Tête d'oeuf, etc.

En même temps, GRANDS FEUX D'ARTIFICE JAPONAIS, importés pour la circonstance par M. G. W. Weingart.

Danse sur la plateforme jusqu'à 11 heures du soir.

Grande illumination du terrain. Maintien complet de l'ordre.

Les délits de rafraîchissements sont sous la direction de citoyens bien connus, membres de l'Association. Restaurant bien approvisionné derrière le *race stand*.

LUNDI, 19 mai, répétition du programme du premier jour, à l'exception des cérémonies d'ouverture.

A 5 heures précises, COURSES au trot et à l'amble, sous la direction de MM. J. A. Walker, John Hawkins et Ry Bonnaire. Pour les détails, voir l'annonce dans une autre colonne.

A 8 heures, FEUX D'ARTIFICE préparés pour le Volkfest par le Prof. Grisafi, et qui constitueront un admirable spectacle.

Les amis des orphelins et le public sont invités à assister au festival.

Billets.....50 cts

Enfants au dessous de 12 ans moitié prix.

C. H. SCHENCK, Président.

Vice-Présidents—Jacob Heinler, C. F. Beck, P. W. Dielman, A. Baldwin, Jas I. Day, E. F. Del Bondio, H. Zabelbier,